

LE " PAIN DE PIERRE "

LÉGENDE MAGYARE D'APRÈS TOMPA

La puszta¹ s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, sa surface immense est couverte d'épis serrés que le vent fait onduler ; ils se courbent et se redressent, présentant au regard leurs reflets jaune d'or. Au loin, un monticule se dresse ; si l'on était au temps de la moisson, on le prendrait pour une gigantesque meule, mais, quoique la tête des épis soit lourde déjà, le moissonneur ne commencera son œuvre que plus tard. Que le sol soit couvert d'épis, ou que la terre montre les profonds sillons que la charrue y a tracés, toujours la meule se dresse ; les gerbes qui la forment jadis se sont pétrifiées, et, depuis des siècles, le peuple puise dans la vue de ce dur granit une douce leçon de charité.

De temps immémorial, la fertilité de la contrée a toujours été grande, la moisson abondante, et le riche que Dieu plaça sur la terre pour que le pauvre eût sa part des biens terrestres ne manque pas à sa mission dans cette contrée bénie.

Mais il advint un jour que la puszta passa entre les mains d'un seigneur au cœur dur ; il admirait ses champs immenses, et son amour du gain se réjouissait à la vue des superbes épis qui tombaient sous la faux des moissonneurs. Un pauvre vint à passer, c'était un malheureux infirme que la maladie avait longtemps retenu sur son lit de douleurs. La joie qui éclate dans la nature, l'abondance qui se prépare, lui font sentir plus vivement son abandon ; un murmure monte jusqu'à ses lèvres :

" Ils sont heureux, se dit-il à lui-même, ceux qui peuvent travailler, ceux qui peuvent gagner aujourd'hui le pain dont les enfants auront besoin l'hiver ; que feront les miens, puisque mes bras trop faibles ne peuvent accomplir aucun labeur ? "

Pourtant, il continue sa route, et le calme revient dans son cœur, y ramenant l'espérance. Bientôt il se trouve auprès des moissonneurs :

" Travailleurs, que Dieu bénisse votre ouvrage ! " leur dit-il, en guise de salut.

Le propriétaire a entendu ces paroles, il les approuve d'un signe de tête ; mais il ne remarque pas le regard suppliant que le pauvre a fixé sur lui. Dieu a entendu le vœu du pauvre, il a béni les efforts des travailleurs ; les épis tombent rapidement, les gerbes nombreuses se couchent sans efforts, et les meules s'élèvent toujours plus haut.

Le lendemain, le pauvre reprend sa triste promenade, et l'activité qui règne partout lui rend plus pénible encore son impuissance :

" Heureux ceux qui peuvent travailler, se dit-il à lui-même, ils peuvent faire vivre de plus pauvres qu'eux ! "

Il passe auprès du propriétaire, et, sans rien demander, il dit :

" Dieu vous a béni, que sa bénédiction augmente encore ! " Et il s'éloigne.

Mais la prière du pauvre est efficace, Dieu l'exauce, et la moisson du riche devient si abondante que tous les travailleurs crient au miracle ; les meules s'élèvent comme d'elles-mêmes et prennent des proportions gigantesques.

Le travail continue le lendemain encore, et le pauvre se traîne péniblement près du propriétaire, près des moissonneurs ; il a puisé, dans sa détresse, le courage de formuler enfin la prière que ses regards suppliants expriment depuis deux jours, et, rougissant, il dit au riche :

" Celui qui a fécondé le grain confié à la terre, qui l'a fait croître en lui donnant l'eau et le soleil nécessaires, Celui qui a fait mûrir ton blé et l'a préservé de tous dangers, Celui qui a donné la force à tes travailleurs et à toi une si abondante moisson, te recommande de penser aux pauvres. C'est au nom du Seigneur, ô riche, que je te le demande, donne quelques gerbes au pauvre qui t'implore ! "

Le propriétaire a écouté avec impatience la longue

supplication du pauvre ; il le regarde avec colère et lui dit d'une voix mordante :

" Que t'importe ce que le sort m'a donné ! Il te semblerait bon sans doute de mordre au pain des autres ! Que Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, s'il t'a créé, se charge de toi ! "

— Que tout ton bien se change en pierre ! " s'écrie le pauvre cédant, à un moment de colère.

Dieu exauça les deux interlocuteurs. Il se chargea de celui qu'il avait créé et, comme aux oiseaux du ciel, lui donna sa nourriture.

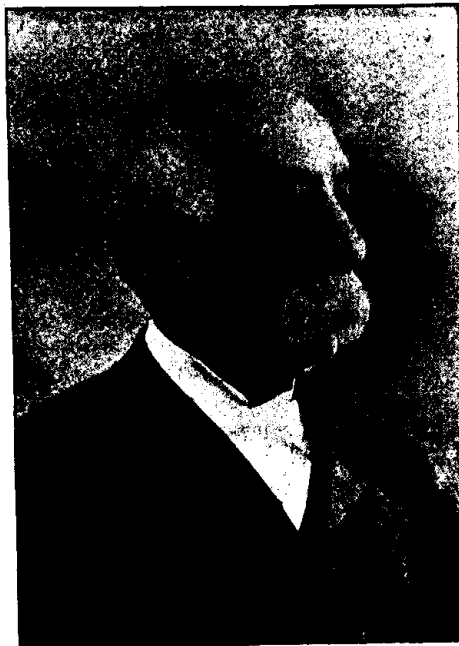
Et le mont que le peuple appelle *le Pain de Pierre*, n'est autre que la meule gigantesque transformée subitement en bloc de granit

E. HORN.

FRANCESCO CRISPI

Le vieil homme d'Etat italien, dont la santé déclina rapidement depuis quelque temps, s'est éteint le 10 août, à Naples. Il avait quatre-vingt-un ans.

Francesco Crispi était né à Ribera, en Sicile. Reçu avocat, il avait bientôt pris part, avec toute la jeunesse napolitaine, au mouvement révolutionnaire contre le roi Ferdinand II. Obligé de s'exiler en France, en 1849, il y vécut dix ans, s'y créant de nombreuses amitiés dans le parti républicain, travaillant de loin, sans relâche, à l'affranchissement de son pays. En 1860, ce fut lui qui fomenta la révolution sicilienne et prépara la fameuse expédition des Mille. Parti au déclat de l'unité italienne, il l'accepta telle qu'elle s'établissait, sous les auspices de Victor-Emmanuel, et, entrant au Parlement, comme député de Palerme, il fit acte de fidélité à la constitution monarchique. Son rôle de révolutionnaire était achevé.



Sa carrière d'homme d'Etat, commencée sur le tard, est bien connue ; deux traits la caractérisent et la résument : mauvais services rendus à sa patrie, ingratitude envers la France. S'il ne fut pas l'artisan de la Triple-Alliance, conclue par son prédécesseur au pouvoir, du moins s'en prévalut-il pour l'accomplissement de fâcheux desseins, imposant à l'Italie des charges excessives, l'engageant dans la désastreuse guerre d'Abysinie, suscitant entre son pays et la France une lutte économique déplorable.

M. Crispi laisse, dans l'histoire contemporaine, un nom que l'Italie oubliera vite. Les peuples ne gardent un souvenir durable que des hommes qui furent vraiment grands, et celui-là, même dans le mal, ne sut pas l'être.

Nous expliquons tout, et l'esprit finit par approuver tout ce qu'il explique. — EDM. SCHERER.

Le découragement vient, comme l'ambition, de l'impatience du succès. — A. DE GASPARIN.

JÉRUSALEM

C'est dans la *Nouvelle Revue*, la fin de *Jérusalem* de Pierre Loti, ce livre ému où la désespérance de l'âme qui voudrait croire gémît avec des accents si pénétrants. Il est tel récit d'une promenade nocturne au Gethsémani, où passe, avec le frisson des antiques terreurs bibliques, l'angoisse des inquiétudes modernes, et rien n'est plus beau que l'infinie tristesse de ces pages inoubliables. Or le livre se ferme sur une impression attendrie : un éclair de foi traverse, en l'illuminant de joie, l'âme sincère du narrateur ; impression fugitive hélas ! mais consolante et vivante, par son souvenir. Et il faut citer cette page, belle et bienfaisante :

Dans la chapelle imprégnée de larmes, où l'air est comme doucement alourdi par les prières des siècles, je repasse en moi-même ces choses déjà cent fois pensées... Mais pour adorer sans comprendre, comme ces simples qui viennent ici, — et qui sont les sages, les logiques de ce monde, — il faut sans doute une intuition et un élan du cœur qu'ils ont encore et que je n'ai plus.

Derrière moi, maintenant, résonne un bruit particulier de heurt sur le marbre des dalles : un vieil homme à cheveux blancs est là, agenouillé, qui se frappe le front par terre.

Et tout à coup il se relève, les maintes jointes, des larmes sur ses joues creuses, les grands yeux ouverts dans une expression de confiance et de joie extraterrestres. C'est un vieillard fini, au visage terreux déjà touché par la mort, — mais à ce moment, transfiguré d'une beauté triomphante, malgré sa laideur et sa décrépitude. A l'heure de son inévitable destruction, débris qu'il est déjà, il a pu se cramponner des mains à quelque chose de radieux et d'éternel ; àieul qui s'en va, il sent qu'il oh ! quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique ! Dès que sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent, et on entrevoit les renoncements qui purifient ; devant le crucifix le plus humble, des cœurs hautains et durs s'humilient et conçoivent la pitié. Il est l'évocat des incomparables rêves et le magicien des éternels revoirs. Il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis. Les retrouvera là-haut ses fils peut-être ou ses petits fils, — quelque petite tête frisée d'enfant... Oh ! la foi, la foi bénie et délicieuse... Ceux qui disent : " L'illusion est douce, il est vrai ; mais c'est une illusion, alors il faut la détruire dans le cœur des hommes ", sont aussi insensés que s'ils supprimaient les remèdes qui calment et endorment la douleur, sous prétexte que leur effet doit s'arrêter à l'instant de la mort...

Et, peu à peu, voici que je me sens pénétré, moi aussi, par l'impression doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée... Je les croyais finis, pourtant, ces mirages !

Quelque chose cependant commence à troubler mes yeux !... C'était inattendu et c'est sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi ; que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses antérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux. Bien que debout dans l'ombre, je suis maintenant, de toute mon âme prosternée, autant que le vieillard en extase à mes côtés, autant que le soldat qui tout à l'heure rampait pour embrasser les pierres. Le Christ !

Tout, jusqu'au bonheur, est plus facile pour les habitants d'un beau pays. — Comtesse ANNA POTOCKA.

Ne disons pas trop de mal de la vie, tant que l'amitié nous restera. — ALBERT GUINON.

On a parlé du congrès des poètes.

— A un moment, ma chère, ils se sont battus ; j'en ai vu un qui a reçu un coup de pied quelque part. Ah ! ce pied ! Tu n'en as jamais vu de pareil ! Enorme ! Il en valait bien douze.

— Douze pieds ! Mais alors c'était un alexandrin.

¹ Nom sous lequel on désigne les plaines de la Hongrie.